

UN HUMORISTE CANADIEN

En 1888, paraissait à Québec un journal hebdomadaire, *l'Union libérale*. Qui s'en souvient ?

Un jeune, Edmond Paré, y signait des chroniques, sous le pseudonyme de Fantasio : il eut son heure de notoriété. Sauf quelques survivants de cette époque, tous maintenant l'ignorent. Notre littérature est si riche et aussi tellement originale qu'il est bien permis d'oublier Fantasio !

*
* *

Une fois — comme dans les contes de fées — quelques jeunes gens s'avisèrent que tout allait mal dans le monde, que le Canada courait à la ruine, que le parti libéral était emporté à la dérive... Il fallait remédier au plus tôt à pareille situation. Qui tenterait l'aventure ? Qui ? Mais, eux, parbleu ! Et ils fondèrent *l'Union libérale*. L'équipe se composait de journalistes improvisés. Ces jeunes, — autour des vingt-cinq ans, — peu fortunés mais riches d'enthousiasme, en attendant la clientèle, avisaient aux moyens de sauver le pays. Bons vivants, gais compagnons, instruits, cultivés mais pas prétentieux pour deux sous, ils discutaient ferme, avec entrain, sans hausser le ton. Les auteurs de renom, les problèmes du jour étaient passés au crible : on finissait par rendre des oracles définitifs marqués au coin de la certitude. Sans compter les collaborateurs d'occasion, il y avait parmi les rédacteurs au nombre de douze, Édouard Dorion, maintenant juge de la Cour d'appel, Miville-Déchêne, qui devint ministre de l'Agriculture, Adélarde Turgeon, le futur président du Conseil législatif, Arthur Délisle, plus tard député de Portneuf, Alexandre Taschereau, dont le bureau est actuellement au Parlement provincial, Nazaïre Olivier et Joseph Turcotte, bientôt députés, le premier, de Lévis, l'autre du comté de Québec,

Blaise Letellier, de la Cour supérieure, Ludovic Brunet, auteur d'un travail sur l'histoire du Canada, aussi estimable qu'inconnu, Philéas Gagnon, le bibliophile qui vendit sa bibliothèque à la ville de Montréal, quelques autres encore dont les noms m'échappent, enfin Edmond Paré qui ne fut rien, ni député, ni juge, ni ministre, le plus débonnaire des hommes, fort considéré à cause de sa verve et de son originalité.

Maigre, le teint bronzé, myope, il avait une physionomie qui inspirait la sympathie malgré le sourire narquois. Planté sur deux quilles, avec des manières un peu gauche, il n'avait rien d'un athlète. S'il s'avisait de se livrer au sport du patin, ce ne fut pas pour longtemps. Quelques culbutes, suites de sa maladresse, le firent vite renoncer à ce sport. Pour l'encourager, on lui disait :

— On s'y fait.

— Moi, je crois qu'on s'y défait.

Avec cela, timide à rentrer sous terre. Devant un inconnu, il tombait dans un mutisme absolu. Avocat, sur les instances réitérées de ses amis, il se décida à plaider. Il arriva à la cour.

— Je demande la parole.

— La parole est à maître Paré.

— Je la garde, dit-il en s'asseyant.

Ce fut sa première, sa dernière plaidoirie.

En présence d'une jeune fille, son désarroi confinait presque à l'évanouissement. Il regardait inquiet de côté et d'autre, semblait être à la torture et se dire à lui-même : « Je voudrais bien m'en aller. »

N'empêche qu'il a écrit des pages sur les infortunes du vieux garçon. Il est vrai qu'il a soutenu la contre-partie en racontant les tribulations du mari.

En revanche, lorsqu'il se trouvait avec ses compagnons habituels, il se montrait tout autre.

Il était alors débordant de vivacité et d'esprit. D'une mémoire prodigieuse, il avait tout vu, tout retenu ; la littérature anglaise lui était aussi familière que la littérature française. N'ayant pas le souci du pain quotidien, il lisait à longueur de jours. Rempli d'humour, il faisait les rappro-

chements les plus inattendus, cocasses quelquefois, toujours drôles. Il se prodiguait sans s'étaler, sans se faire valoir ; modeste, simple, naturel, accueillant ; chez lui, pas d'animosité, mais une taquinerie inoffensive, à fleur de peau. Ses chroniques l'apparentent à Arthur Buies.

Il a défini lui-même le genre :

La chronique est chose légère, elle parle gravement des choses futiles et légèrement des choses graves, pèse des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignées, se rit de tout et d'elle-même : elle sourit à travers ses larmes et ses joues sont encore humides que déjà elle remplit l'air de sa gaieté, ne touche à la politique que du bout de l'aile.

Il a décrit les tribulations du métier. L'article est écrit, composé ; on apporte les épreuves :

On vous fait dire des choses ridicules, les phrases font des sauts de carpe, la ponctuation est grotesque, c'est rempli de coquilles comme un monstre couvert d'écailles.

Quand paraît la chronique, il faut affronter doléances et suggestions,

lire les journaux où on vous traite d'idiot. Il faut prendre connaissance de cette lettre où un monsieur se fâche tout rouge parce qu'on n'a pas mentionné son nom à telle bénédiction de cloches. La gent des mécontents ou des naïfs défile ; à la queue survient le politicien ; celui-ci sort toujours d'une entrevue avec quelque personnage éminent et vous raconte à l'oreille, avec promesse du plus grand secret, une nouvelle qui court les rues.

*

* *

Sur la politique, il ne s'en fait pas : il ne prend rien au tragique. Il annonce que le gouvernement va réformer la procédure :

L'ancien gouvernement parlait quelquefois de réformer, mais au moins il ne mettait jamais ses menaces à exécution.

La politique de parti ne lui dit rien qui vaille : telle scène où dialoguent un journaliste bleu et un journaliste rouge est une satire de la cuisine électorale. En passant, il note

que les libéraux font grise mine à *l'Union libérale* : c'est le journaliste rouge qui parle :

Il faudra dire que ce sont des jeunes d'hier — les barbares d'aujourd'hui ! — qui sèment la division et n'ont rien fait pour le parti.

Il raconte sa descente aux enfers : il y rencontre des Canadiens qui « ne s'occupent que de politique, perdant leur temps à faire des discours quand ils ne se chamaillent pas entre eux ». Ils ont formé un conseil municipal, des parlements et fondé des journaux « grâce à quoi, Belzébuth a des loisirs ». Ce n'est pas à lui que l'on ferait croire que d'un côté sont les agneaux, de l'autre, les béliers : à son avis, tous ont des cornes !

*

* *

Après la politique, les tribunaux. Il a croqué des scènes divertissantes. Voici un témoin : il s'agit d'un procès intenté à des saltimbanques :

Nous avons vu la belle Chinchilla, princesse indienne. Très jolie, avec ses gants d'un noir d'enfer, coiffée d'un chapeau qui flambait comme un incendie. On a voulu lui faire prêter serment, ce qui l'a fait rire.

On va constituer le jury : les avocats sont raides, hautains, cassants. Une fois dans la boîte, les pauvres jurés ahuris deviennent les hommes les plus intelligents que ces mêmes avocats aient jamais rencontrés.

Que dire des témoins ?

Pour un homme un peu timide, ce n'est pas amusant d'être interrogé pendant trois quarts d'heure par un avocat retors, insolent, qui lui tend mille pièges où vont trébucher sa bonne foi et sa mémoire, d'être sous le feu de ses regards, de le voir frapper sur la table avec violence, relever les manches de sa robe d'un air de défi, poser de trois quarts, les poings sur les hanches, en regardant les jurés comme pour les prendre à témoins de la mauvaise foi de sa victime.

Nous connaissons ses doléances sur les tribulations d'un chroniqueur. Il serait intéressant de citer ses critiques plutôt drues des journalistes.

Parlant d'un anonyme : *Victor* avoue que M. X a un *style habilement délayé* : il croit probablement que M. X écrit avec de la colle de poisson. Il dit que les articles de M. Z. sont les *échos de...* ; il prend M. Z pour un fabricant d'instruments à vent.

Il se moque agréablement des relations de voyage d'Ernest Pacaud.

Tout lui a plu à Londres : les monuments, les édifices, l'aristocratie et le peuple. Même les cochers énormes et sentant le gin, et les hommes de police impassibles et solennels l'ont fasciné.

La profession de journaliste ne lui en impose pas. A preuve, la fondation d'un journal.

Quoique libéral en politique, *le Soir* devait être d'une noble indépendance. Des articles de polémique flamboyeraient chaque jour dans la première page. Les chroniqueurs les plus spirituels, les plus étincelants, les plus fantaisistes étaient attachés à la rédaction... Enfin tout serait bouleversé, renversé, changé, retourné complètement de manière à jeter dans l'ombre tous les autres journaux.

Et il ajoute cette réflexion mélancolique :

Quand on pense que malgré tout ça, *le Soir* n'a vu le jour qu'une fois¹ !

Le plus drôle de l'affaire, c'est qu'il ne s'agit pas d'une fantaisie de l'imagination, mais qu'en effet, *le Soir* n'eut qu'un numéro. Celui qui en apporterait un exemplaire à notre ami G. Ducharme ferait une fortune.

*

* *

Comme critique, Paré n'est pas toujours accommodant. A plusieurs reprises, il eut maille à partir avec Fréchette. Celui-ci avait riposté avec son aménité coutumière. Paré badine : on sait combien le poète était irritable.

1. De temps à autre, il s'efforce de réagir contre les intempérances de la réclame d'alors. Que dirait-il maintenant ?

« L'étranger, nouvellement arrivé dans notre ville, qui prendrait au sérieux ces hyperboles, croirait qu'il ne peut faire un pas dans la rue sans se trouver nez à nez avec un génie transcendant, et craindrait à tout moment de tomber dans quelque puits d'érudition où là il serait dévoré par quelque monstre antédiluvien. »

La colère du poète n'émeut guère Edmond Paré. Il cause avec un reporter :

Selon moi, une nouvelle chiquenaude réduirait en poussière tout notre établissement... Depuis qu'il nous a administré une première et redoutable chiquenaude..., *l'Union libérale* n'a cessé... de rouler de gouffre en gouffre et il en sera ainsi tant qu'il n'atteindra pas cet effrayant précipice appelé *la Légende d'un Peuple*, où elle trouvera, je l'espère, la nuit et l'éternel repos.

La conversation se poursuit sur ce ton badin où perce la malice. Le reporter s'étant informé s'il était vrai qu'on trouve dans ce poème des vers de quatorze pieds,

j'allais répondre, dit-il, mais brusquement la chambre s'obscurcit et l'ombre d'un doigt gigantesque apparut sur le mur... Une chiquenaude venait de fondre sur nous ; le reporter était pulvérisé ; il m'avait sauvé la vie.

*

* *

Tout l'amuse :

Voyez ce bourgeois au teint fleuri, rasé de frais. Il sort de chez lui le matin. Il est pressé, il va aux affaires, ne le retardez pas. Voici que deux cochers se sont pris de querelle et notre homme s'arrête et regarde, puis, dix pas plus loin, c'est un ami qu'il rencontre avec lequel il cause et un moment plus tard voilà un détachement de militaires qui passe, remplissant la rue du bruit de ses cuivres... et notre homme, tout souriant bat la mesure avec sa canne.

Paré n'était encore qu'un écolier et il confiait ses croquis à *l'Abeille*, petit journal publié au Séminaire de Québec. On remarque que tout chez lui est original, spontané, personnel. Il fait contraste avec les mulets de la littérature : ceux-ci traînent avec une obstination qui leur tient lieu de talent une ribambelle de volumes aussi indigestes qu'insignifiants.

Paré est un flâneur de profession. Le voici au marché Saint-Roch :

A chaque traîneau, est attelé un cheval si remarquablement pénétré de l'esprit de son rôle muet et immobile, qu'on pourrait

placer entre ses pattes tout un assortiment de porcelaines comme en un lieu sûr. Il tient sa tête inclinée vers le sol comme s'il se livrait à de profondes études sur notre système de macadam.

Les anciens parlent avec attendrissement du Petit Cap, villa du Séminaire située à Saint-Joachim. Tout comme plus tard le prince de Galles, le futur Georges V, qui y fut accueilli par Mgr Mathieu, Edmond Paré s'y rendit un jour de frairie. Pas de tramway à cette époque. Il relate, encore dans *l'Abeille*, son expédition :

Quand, pour stimuler cette allure fort honorable en elle-même, mais que nous trouvions, par une légèreté naturelle aux jeunes gens, un peu exagérée, nous voulions tirer les rênes, il (le cheval) secouait gravement les oreilles pour annoncer qu'il avait sur l'accélération des idées particulières... Sa perspicacité était telle qu'il devinait longtemps à l'avance l'ordre que nous aurions pu lui donner de s'arrêter ; il y obéissait brusquement, puis restait sourd aux discours les plus éloquentes tendant à le persuader d'avancer : preuve évidente de la fermeté inébranlable de son caractère.

Cette citation tend à prouver non seulement que *nascuntur poetæ*, mais encore que les autres naissent écrivains ou forgerons. *Fabricando fit faber*. A fabriquer des livres on devient forgeron !

Un autre jour, il assiste au défilé des bœufs que l'on conduit à l'abattoir :

Les grands bœufs marqués de roux s'avancent majestueusement. Ni les cris, ni les claquements de fouets ne peuvent troubler leur gravité solennelle. A chaque coin de rue, ils s'arrêtent et regardent lentement, semblant dire en allongeant le cou dans un mugissement : « Quel drôle de pays ! Il n'y a pas seulement de clôtures. » Les règlements municipaux sont lettre morte pour eux ; ils marchent aussi bien sur le trottoir que dans la rue. Quelques-uns pénètrent, toujours avec la même solennité, dans les magasins, au grand effarement des commis.

Après les bœufs, viennent les moutons ou les cochons

gras comme des gens en place. Sous les bourrelets de graisse, pétillent leurs petits yeux farceurs.

Tout lui sert de thème ; les pompiers l'intéressent : ils sont partout et de toutes les fêtes :

Si un grand personnage arrive, on les envoie à sa rencontre ; il ne se fait pas une procession sans qu'ils marchent en tête ; ils nous donnent l'été des représentations en plein air, où on les voit dresser contre les demeures paisibles des échelles compliquées, dérouler les longs tuyaux de leur pompe avec une rapidité de magiciens et s'élançer à l'assaut avec des haches qui étincellent. Il n'y a pas de mal à cela, mais on oublie que la principale fonction des pompiers, c'est de pomper quand il y a incendie. Ailleurs, ils manquent de couleur locale.

Sur le train du lac Saint-Jean, il songe à Raymond Casgrain « qui aime les images qui ont servi à tout le monde » : il dirait que les lacs des Laurentides « lui font penser à du métal en fusion dans une coupe d'émeraude ». A la longue, les beautés de la nature lassent :

Vos yeux fatigués... n'aperçoivent bientôt que les poteaux de télégraphe qui courent les uns après les autres avec une vitesse dont vous seriez loin de vous faire une idée en regardant marcher un employé du gouvernement qui se rend à son bureau.

A Roberval :

M. de V. m'a raconté plaisamment que, parti de Paris armé comme Tartarin se rendant en Afrique, il n'avait pu tuer qu'un écureuil et avait rencontré des sauvages plus civilisés que lui, parlant trois langues, l'anglais, le français et le montagnais.

*

* *

C'est sur la musique surtout qu'il s'en donne à cœur joie. Ses charges amuseront, tout les premiers, les musiciens.

Songez, écrivait-il, avec quel courage nous avons combattu l'envahissement des pianistes, des flûtistes, des cornettistes et autres instruments infernaux.

Aucun ne trouve grâce :

Nous sommes menacés d'un grand concert... Moi d'abord j'ai en horreur le violon, le piano, l'orgue, la flûte, les instruments de cuivre, les tambours gros et petits, la harpe et le reste, mais je goûte assez les autres instruments.

Les artistes défilent : autant de trouvailles divertissantes :

Il y a d'abord un violoniste, toujours célèbre et ordinairement chevelu... Il pince son violon, qui jette de petits cris de souris qu'un chat vient de happer... Tout à coup, le violon jette des cris de paon, pleure, rit, fait le diable. Le violoniste aussi est transformé ; il se tenait d'abord assez bien, mais maintenant le voilà qui secoue sa chevelure, se balance comme un peuplier... J'ai cru qu'il se trouvait mal et j'ai regardé mes voisins... Ils étaient en extase.

Au tour du pianiste :

Le pianiste célèbre, quand il joue, ressemble à un homme qui donnerait de grande coups sur des billes de marbre placées sur une table et ensuite ferait tout son possible pour les empêcher de tomber, et cela, avec des contorsions invraisemblables.

Il avait les concerts en abomination : passons-lui cette lubie.

L'Électeur nous apprend... qu'une armée de musiciens va s'abattre sur notre ville, devant remplir l'air de doubles croches et assourdir nos oreilles du glapisement du cornet, des gémissements du piano, des quintes asthmatiques des basses, des roucoulements de la flûte, des sifflements du violon et des grondements du trombone.

Il ajoute :

Je crois que ce sont les Anglais qui nous ont donné le goût des concerts.

Aussi, il faut voir comme il se venge ; c'est une caricature bien enlevée : le peuple anglais,

peuple gris, terne, gourmé, enterré dans les brouillards et les chiffres, qui ne peut concevoir en fait d'architecture que les caisses d'emballage, ne produit en fait de peinture que des tableaux avec personnages raides, empesés comme les faux-cols qui les étranglent, ne peut publier un roman à moins qu'il n'ait cinq cents pages, petit texte, dont trois cents consacrées à reproduire d'interminables conversations de personnages qui boivent du thé et mangent des sandwiches... un peuple enfin, qui finira par se rompre la colonne vertébrale, dans un bâillement colossal.

Il ne faudrait pas croire par ces citations qu'Edmond Paré ne pouvait à ses heures être sérieux.

Telle chronique où il apprécie Durham, et soutient que l'époque la plus vivante de notre histoire se déroula sous l'Union¹, alors que fut conquise la liberté politique, telle autre où il entrevoit l'émancipation graduelle des colonies anglaises ne sont peut-être pas d'un penseur — je redoute la grandiloquence de ce mot — mais d'un homme sensé qui réfléchit.

Son parallèle de Laurier et de Mercier, sans être très poussé, renferme de bonnes remarques. Il le termine par cette conclusion désabusée :

Le Dominion nous devient tous les jours plus étranger ; la Confédération ne répond pas à nos aspirations ; c'est une institution qui craque et fait eau de toutes parts ; nos intérêts se concentrent dans la Province, et c'est sur ce théâtre que va se jouer le drame de notre destinée.

Ceci a été écrit il y a quarante-sept ans. C'a été en somme le thème d'hier, c'est le refrain d'aujourd'hui.

Faute de s'établir à Paris et d'y pratiquer le journalisme — qui n'a tout jeune caressé des chimères ? — il fit au moins son voyage d'Europe. Ses lettres contiennent des aperçus personnels sur les écrivains d'alors, entre autres Barbey d'Aurevilly, Augier, Dumas, Sardou. Ses appréciations révèlent un critique averti : on peut différer d'avis avec lui, mais on doit convenir qu'il est toujours personnel, original : je ne pense pas qu'on le puisse prendre en flagrant délit de transcription, de plagiat, de réminiscences inconscientes. Il possédait une mémoire très fidèle, mais il évitait de s'en servir.

Sa prose, on l'a vu, pétillait de jeunesse. Pourtant, il prétend qu'il vieillit, qu'il ne prend plus plaisir à rien. Détachons ce court extrait :

Je me suis aperçu de la chose cet été, surtout lors de mon dernier voyage à la Malbaie. L'odeur du verech m'a laissé froid, je me suis fait cahoter dans de dures calèches, tirées par des rossinantes qui n'avaient plus que les os, et quand je suis descendu, le plaisir ne gonflait pas mon cœur ; le soir, j'ai joué aux quilles avec fureur et quand je me suis couché les os rompus, courbaturé, je ne me livrais aucunement à des transports d'enthousiasme ; on s'est

1. Il déplore qu'on n'étudie pas davantage cette période de notre histoire : il est vrai qu'à cette époque les ouvrages sur la matière étaient rares : il y avait bien celui de Turcotte : d'après Edmond Paré, ce n'était qu'un amas « de documents sans ordre et presque illisible ».

raconté, entre amis, des plaisanteries qui durent depuis dix ans et je n'ai pas ri aux éclats.

Tout cela est saisi sur le vif. Enfin, la vie lui est à charge :

J'ai regardé d'un œil indifférent de jolies filles en toilette claire se bercer dans des hamacs... Les mamans m'ont souri, et je suis passé sans m'arrêter, les papas m'ont offert des cigares d'un air engageant, et je les ai fumés sans faire de déclarations à leurs filles.

Toutefois, il conserve pour le vieux Québec ses préférences :

Tous les jours, Québec m'est plus cher. C'est une ville délicieuse... Cette prédilection est peut-être due au fait que j'y suis né. Je tiens à donner ce renseignement, afin que les autres villes du Dominion ne se disputent pas, après ma mort, l'honneur de m'avoir vu naître... Je crois même, que les défauts de Québec me le rendent plus cher... Notre ville tomberait dans mon estime, si les chevaux des chars urbains se mettaient à trotter, si on arrosait les rues après quinze jours de sécheresse et qu'on s'en dispensât après quinze jours de pluie, si enfin, les échevins ne faisaient pas de bévues.

Heureuse ville !

Théophile HUDON, S. J.